



Arrêtez! je vous l'ordonne. — Page 415

fure poudrée, que de beaux cheveux noirs remplaçaient très-avantageusement.

— Je regrette d'autant plus, madame, d'être arrivé si tard, dit-il, que j'ai perdu le récit de vos aventures et que je suis obligé de vous prier de recommencer en ma faveur.

— Oh! ne regrettez rien, dit la jeune femme en souriant, nous causions avec votre ami de choses tout à fait indifférentes.

— Tant mieux! dit le comte; nous allons passer au récit.

La jeune femme secoua la tête avec une ineffable expression de mélancolie, et dit :

— Hélas! messieurs, je ne puis rien vous conter; rien... Vous m'avez accueillie cette nuit avec une grâce et une bonté toutes françaises, et moi, je suis obligée de répondre par un refus à la première chose que vous me demandez.

MÉRY.

*La suite au prochain numéro.*

## LES DRAMES DE LONDRES

QUATRIÈME PARTIE.

LES MYSTÈRES

DU

MANOIR DE RAVENSWORTH

PAR

CH. BERNARD DEROSNE.

SUITE.

» J'avais alors dix-neuf ans et j'étais dans l'armée depuis trois ans. Pendant cette période je n'avais pas cessé de jouer, mais

j'avais joué avec tant de bonheur, que j'avais fini par doubler mon revenu à l'aide des cartes et des dés, j'adorais le jeu, et le jeu me paraissait être une source de profits et de plaisirs. Vers cette époque je fis la connaissance d'une jeune personne qu'on appelait Julia Vaudeleur. Elle demeurait avec sa mère, qui était veuve, dans un joli petit cottage, à environ deux milles de Portsmouth, sur le bord de la mer. Son mari avait appartenu à une famille d'origine française, et après avoir passé la plus grande partie de sa vie dans l'administration, il était mort subitement, laissant sa veuve et sa fille dans une position convenable, mais qui cependant était loin d'être brillante. Julia, à l'époque où je lui fus présenté, dans une petite soirée donnée par le principal banquier de Portsmouth, était une charmante fille de seize ans. Elle n'était pas absolument belle, mais elle était douée d'une amabilité et d'un enjouement de caractère qui, combinés avec une rare pureté d'âme, en faisaient une créature qu'il était impossible de voir sans l'admirer : bien élevée, intelligente, accomplie, elle était l'orgueil d'une mère excellente, qui trouvait sa récompense des sacrifices de toute sa vie, dans l'irréprochable conduite et la tendre affection de sa charmante fille. Est-il besoin de dire que je fus presque immédiatement frappé par l'extérieur et les manières de la ravissante Julia Vaudeleur?

» J'eus beaucoup d'attention pour elle ce soir-là, et je retournai chez elle le lendemain; en un mot, je devins bientôt un visiteur assidu, et madame Vaudeleur ne trouva pas ma présence indiscrette; sa fille ne témoignait pas non plus de répugnance pour moi, l'influence de cette chère créature fut donc des plus salutaires. Pourquoi faut-il

que je n'aie pas continué ainsi, car, pendant une année, je ne touchai ni aux cartes ni aux dés, je passais tous mes instants au cottage. Pour ajouter à mon bonheur, mon père vint à Portsmouth me voir : il prit pour quelques semaines un appartement à l'Hôtel-Royal, et je le présentai à madame et à miss Vaudeleur. Bien que Lydia ne fût pas une héritière, mon père m'aimait trop pour mettre obstacle à mon mariage, et je fus accepté comme prétendant de miss Vaudeleur. Oh! quels jours joyeux que ceux-là!... jours de bonheur le plus pur et le plus calme!... Il était convenu que mon père m'achèterait un grade de capitaine, et que le mariage aurait lieu de suite. Il retourna donc à Londres pour faire les démarches, et prendre les arrangements nécessaires à ma promotion, et c'est pendant son absence, que le bruit de mon prochain mariage arriva aux oreilles du colonel Beaumont. J'avais toujours gardé un profond secret sur mon amour et mes intentions vis-à-vis de mes camarades, parce que je ne voulais pas présenter une société d'hommes aussi légers à l'innocente jeune fille qui m'aimait, ni à sa mère que je respectais, mais ce secret transpira d'une manière ou d'une autre, et Beaumont trouva alors l'occasion d'exhaler son dépit contre moi. Il vint trouver madame Vaudeleur, obtint d'elle une entrevue secrète, et lui déclara que sa conscience s'opposait à ce qu'il lui laissât donner sa fille à un joueur passionné sans l'en avertir à temps... Il se retira après avoir produit une impression des plus pénibles sur l'esprit de madame Vaudeleur. Cependant elle n'en parla pas immédiatement à sa fille, mais quand je vins, comme de coutume, le soir, elle saisit une occasion de me parler en particulier. Elle me fit part alors, avec